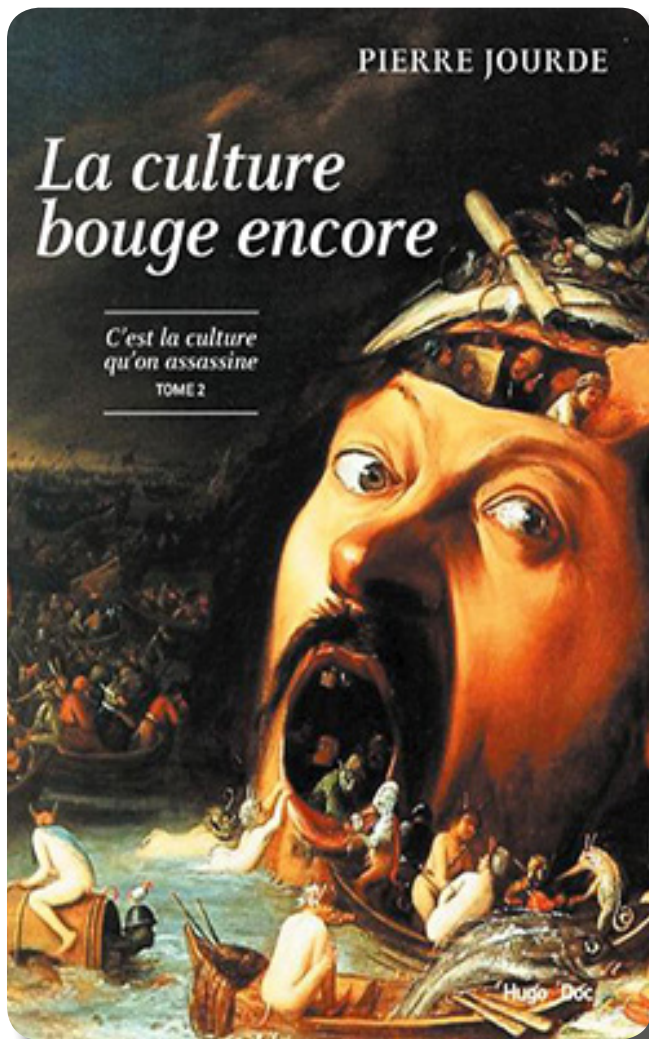


Pierre Jourde - La culture bouge encore



Présentation

Comme le volume précédent, C'est la culture qu'on assassine, ce livre rassemble les chroniques rédigées pour Confitures de culture, le blog que je tiens depuis six ans sur le site culturel du Nouvel Observateur, Bibliobs. Le combat n'a pas changé. La culture mérite qu'on se batte pour elle. Et elle en a besoin. Par son essence même, elle est toujours menacée, le danger ne date pas d'aujourd'hui. Si elle peut être, pour le pouvoir, un accessoire décoratif, un signe de grandeur, il peut aussi la considérer comme une menace. Et il y aura toujours des gens pour la regarder comme un luxe inutile.

Premier constat : la démarche qui consiste à défendre la culture n'est pas une évidence pour tout le monde. Cela paraît absurde, et c'est pourtant le cas, spécialement en France. Dès que l'on risque à défendre la culture, la langue, l'éducation, on apparaît comme un « réac », un passéiste cramponné à des valeurs désuètes, ou un élitiste convaincu que quiconque n'a pas lu Proust appartient à un troupeau décérébré. Cette attitude,

assez répandue, est, concrètement, le véritable élitisme. Elle est aussi totalement irresponsable. C'est un réflexe de nantis, qui peuvent se payer le luxe de considérer que le peuple n'a pas l'usage de la « culture bourgeoise », que la syntaxe et l'orthographe sont des contraintes fascistes. Ce genre de discours contribue à creuser encore un fossé social de plus en plus difficile à franchir pour les classes populaires.

La culture n'est pas un superflu, c'est une nécessité vitale. C'est ce qui nous humanise.

La culture n'est pas une marque de réussite, au même titre que la Rolex et la Mercedes. C'est un accroissement de conscience de soi et du monde, une possibilité de liberté.

La culture passe d'abord par le langage. Le langage trop limité est une prison, qui enferme dans les déterminismes sociaux et psychiques. Déployer le langage dans sa complexité, c'est se donner une chance d'échapper, au moins partiellement, à ces déterminismes. C'est s'ouvrir au monde et à soi-même. C'est entrer dans le devenir au lieu de se recroqueviller sur soi.

Pierre Jourde - La culture bouge encore

La pauvreté culturelle rend vulnérable. Elle prive un homme de ses défenses immunitaires, de ce qui permet de mieux se protéger contre ceux qui veulent l'utiliser, faire de lui un simple instrument : part de cerveau libre pour Coca cola, avaler de produits, machine à produire. La culture est ce qui nous permet de résister, un peu, à l'universelle marchandise, de penser notre condition au lieu de ne faire que la subir. Et pour cela, il faut des connaissances, et une certaine maîtrise du langage.

Ceux qui traitent de « réac » la défense de la culture et de la langue sont les « complices objectifs », comme disaient les marxistes, du pouvoir de la marchandise universelle. Sous couvert de défense de l'égalité, ils contribuent à maintenir l'étanchéité des classes sociales.

Mais la question n'est pas uniquement celle de la culture. De quelle culture, de quelle langue parlons-nous ?

A priori, il y en a au moins deux : la culture et la langue savantes, la culture et la langue populaires. L'une des constantes de ces chroniques est défendre les deux. Bach, Oxmo Puccino, Mallarmé, Astérix, Gainsbourg, Platon, Gad Elmaleh, Proust, Goossens, Chaplin, Bashung, Arletty, Beyoncé, L'Age de glace, L'Illiade, Huit et demi, Shaun of the dead, L'Inspecteur Harry, Tintin, Wozzek, Vermeer, Gotlib, Le Soulier de satin, Desproges, Jules Verne, OSS 117, Bérurier et ces dames, Le Temps des cerises, André Verchuren, Citizen Kane, le slam, c'est de la culture. Les objets culturels sont plus ou moins riches, plus ou moins complexes, ils sont susceptibles de nous atteindre à des profondeurs diverses. Il y a sans doute plus de choses à tirer de Proust que de Goscinny. Mais Goscinny n'est pas négligeable pour autant.

Depuis Perrault et les frères Grimm, et plus encore depuis le XIXe siècle, la culture populaire a progressivement accédé au rang de culture à part entière. Sylvie de Nerval s'articule autour de vieilles chansons paysannes, et Notre-Dame de Paris de Hugo réhabilite l'argot. Un modèle auquel il faudrait revenir : Rabelais, chez qui se fondent intimement culture savante et culture populaire. Je crois profondément qu'une culture complète implique que l'on connaisse aussi bien la culture populaire que la culture savante. Cela signifie qu'il faut agir dans les deux sens : convaincre ceux qui ne jurent que par Mahler et Musil qu'ils manquent toute une part de la création vivante, et qu'une culture purement élitiste est presque une contradiction dans les termes. Mais il faut aussi que tous ceux qui ne connaissent que certaines formes de culture populaire puissent découvrir que ce qu'ils se figurent comme inaccessible peut leur apporter beaucoup.

Toute production culturelle est aussi une marchandise. Le problème de la culture populaire, c'est qu'elle a massivement été récupérée par la marchandise, de sorte que l'ambiguïté, aujourd'hui, est à son maximum : si l'on pense, comme c'est le pari de ces chroniques, qu'en dehors du plaisir esthétique pur, la culture a une fonction émancipatrice, il devient essentiel de distinguer, dans les objets culturels, ce qui continue à exercer cette fonction, et ce qui à l'inverse demeure pur produit marchand, se réduit

Pierre Jourde - La culture bouge encore

à une singerie imitant la musique, la littérature ou la peinture, ou, sous couvert de liberté, reproduit l'idéologie dominante. La créativité du langage populaire a été en grande partie récupérée et affadie par la langue médiatique, indéfiniment reproductrice de stéréotypes, donc asservissante. Certaines chansons, certains livres, certains films se réduisent à la reproduction, vidée de toute signification, de formes et de représentations admises.

Le même schéma se reproduit dans le domaine des œuvres destinées à un public plus averti. Il y a des livres qui font illusion, même auprès des intellectuels. L'une de raisons pour lesquelles j'ai écrit plusieurs critiques très négatives sur Christine Angot, c'est qu'elle me semble être un auteur particulièrement emblématique du dévoiement de cette fonction émancipatrice. Angot fait partie des écrivains les plus soutenus par la critique littéraire. Tout en se donnant des allures de rebelle, elle donne une œuvre qui se conforme parfaitement aux critères de l'idéologie médiatique et de la marchandise, exhibition brute de la vie intime, notamment sexuelle, la sienne et celle des autres, exhibition qui vaut par elle-même et pour elle-même.

La culture est donc menacée par tous ceux qui jettent le soupçon sur qui tente de la défendre. Mais bien d'autres facteurs plus importants sont à l'œuvre. En vrac : la démagogie médiatique, le bas niveau culturel des journalistes, la ruine de l'école et de l'université, la confiscation de la distribution des livres par Amazon, l'universalisation d'un anglais bas de gamme comme instrument de communication, la rotation de plus en plus rapide des produits culturels, la mainmise sur la production d'objets culturels par de grands groupes majoritairement étrangers à la culture, la gratuité de la musique, des films et des livres, qui risque d'en tarir la production, la part de plus en plus restreinte des humanités dans la formation des jeunes gens, le recul de la lecture, concurrencée par d'autres activités souvent très pauvres culturellement (jeux vidéo...) etc. La défendre est une urgence.

Pour l'essentiel, c'est le libéralisme sans frein, pour lequel le profit constitue la seule valeur, qui représente le principal danger pour la culture. Il l'uniformise, écrase toute diversité, et tend à créer un univers où tout le monde consommera les mêmes produits culturels standardisés. Son instrument médiatique diffuse les seules valeurs de la consommation et du spectacle. Il utilise et répand la langue la plus pauvre, les formes les plus convenues, les représentations les plus stéréotypées. Il ne lui faut pas des hommes qui pensent, mais des parts de cerveau pour la publicité et les produits de consommation culturels, et des bras pour fabriquer.

Des profits gigantesques qu'il dégage, une part négligeable, (bien plus infime en Europe qu'aux Etats-Unis) est consacrée au mécénat. C'est un peu, à une tout autre échelle, l'équivalent de l'obole versée à la sortie de l'église dans la sébile du pauvre par le grand patron qui affamait des milliers d'ouvriers. Les ravageurs de la culture s'offrent une virginité en achetant du Jeff Koons. Le marché de l'art moderne est ainsi en partie une parodie sinistre de vie culturelle, où les prix astronomiques atteints par certaines œuvres, où le soutien apparent des grands capitaines d'industrie servent à

Pierre Jourde - La culture bouge encore

masquer les dégâts occasionnés en profondeur, l'acculturation galopante de la population.

Le pouvoir politique, En France, tend plutôt à réparer les dégâts du libéralisme sauvage dont il est par ailleurs l'auxiliaire zélé. La culture est subventionnée, tant mieux : l'abandonner aux seules lois du marché conduirait rapidement à ne plus publier que des romans formatés, à ne plus représenter que des spectacles commerciaux, à ne plus sortir que des films stéréotypés. Mais l'Etat, qui doit jouer ce rôle protecteur, et dont les interventions ont parfois été décisives (sur le prix unique du livre, par exemple) a aussi une lourde responsabilité dans le délabrement général du système éducatif : l'école est en déroute, et ne contribue plus à l'égalité des chances. L'université a été sacrifiée. La recherche est menacée. Et tout cela réforme après réforme, de gauche comme de droite. On peut observer les ravages qui en découlent sur l'usage qui est fait de la langue, partout, depuis la rue de banlieue jusqu'aux éditoriaux dans les radios de service public, depuis les pages de journaux jusqu'aux rapports de gendarmerie. Cela concerne l'accès à la culture, et un texte de Balzac est à présent écrit dans une langue étrangère pour un lycéen moyen. Mais cela concerne aussi la capacité à appréhender le monde, à comprendre et à se faire comprendre, dans toutes les situations, et parfois dans les plus graves, par exemple en justice.

Extrait -La femme est le nègre de l'humanité

Une jeune fille est donc en train de passer quatre mois dans une geôle. Quatre mois. Son crime ? Avoir montré ses seins en public. Pour soutenir une autre jeune fille, Amina, qui avait publié une photo d'elle seins nus sur internet. Amina, elle, est aussi en prison, et bien peu ont le courage de la soutenir, comme si elle avait commis un crime honteux. Où sommes-nous ? Dans l'Espagne franquiste ? Dans la Russie médiévale ? Dans la France de Louis XIV ? Non : en 2013, en Tunisie. Pas loin, les Européens bronzent tranquillement à Djerba ou font du shopping à Monastir.

Amina a encore de la chance. Elle n'a pas été lapidée, comme le demandait un sympathique prêcheur salafiste, car les hommes sont nettement moins miséricordieux qu'Allah. Elle n'a pas été pendue à une grue à seize ans pour le crime d'avoir flirté, comme en Iran. Elle n'a pas été enterrée jusqu'à la taille et défoncée à coups de pierres pour le crime d'avoir été violée, donc pour avoir attenté à l'honneur des hommes, comme au Pakistan. Elle n'a pas été aspergée d'acide sulfurique pour le crime de n'avoir pas été assez voilée, comme au Cachemire. Elle n'a pas été enlevée pour être vendue, comme au Nigeria. Elle n'a pas été abattue par ses frères pour le crime d'avoir aimé un homme dont ils ne voulaient pas, comme un peu partout. Elle n'a pas été supprimée dans le ventre de sa mère pour le crime d'être une fille, comme en Inde. Elle n'a pas été assassinée pour le forfait d'avoir voulu éduquer des filles, comme en Afghanistan. Elle n'est pas privée de droits civiques, d'indépendance, du droit de conduire, de choisir son époux, et traitée en mineure comme dans les pays de stricte interprétation de l'Islam. On n'a pas applaudi celui qui l'a brûlé vive, comme on l'a fait à Vitry sur Seine, non loin de Paris, république française, pays des lumières, pour l'assassin de la jeune Sohane.

Pierre Jourde - La culture bouge encore

Car voilà ce que risquent, dans le monde, des centaines de millions de femmes, qui n'ont droit à la vie et au respect que si elles se conforment à la loi patriarcale, et se cantonnent dans leur rôle d'utérus réservé, servant à enfanter de préférence des mâles. Sinon, aucun supplice n'est trop cruel pour elles, et on applaudira d'enthousiasme leurs bourreaux et leurs assassins. En vérité, le sort des femmes dans le monde est à peu près celui des esclaves, à cette différence près qu'elles sont parfois entourées de marques de considération si elles se soumettent à cet esclavage. Et le fait que certaines le revendiquent ne change rien à l'affaire. La servitude volontaire est une vieille histoire. On finit toujours par se raconter ce dont on a besoin pour se persuader qu'on n'est pas un esclave. Rappelons-nous la lucidité de Marceline dans *Le Mariage de Figaro*, sur la condition des femmes : « Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoires ; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ! Ah ! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié ! » C'était au XVIIIe siècle, ça n'a guère vieilli. Le respect apparent est l'autre face de la servitude réelle. Casser la servitude, c'est aussi casser le « respect » et « l'honneur ».

La phrase dont Amina accompagnait sa photo résume avec une parfaite lucidité la condition du corps féminin : mon corps m'appartient et il n'est l'honneur de personne. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Dans les sociétés patriarcales (c'est-à-dire presque toutes, mais certaines le sont à des degrés insupportables), le corps de la femme ne lui appartient pas. C'est un objet symbolique, investi par l'honneur masculin. C'est-à-dire par la honte. Ce corps que les hommes désirent, ils en ont honte aussi, alors il leur faut le cacher, le voiler, l'enfermer, et s'il s'exhibe, le punir, l'enfourir, le supprimer parfois. Dans la tête de millions d'hommes, et singulièrement dans les sociétés musulmanes, mais pas seulement, se déroule cette opération délirante : mon désir est aussi ma honte. Celle qui se prête au désir est une pute. Ou alors, une mère de famille, enveloppée de voiles funèbres, cachée, enfermée.

Une telle relation n'est rien d'autre qu'une névrose. Des centaines de millions d'hommes vivent leurs relations aux femmes dans cette névrose, dans cette folie. Personne ne peut être heureux ainsi. Ces conceptions tordues des rôles n'engendrent que frustration et violence. La liberté, l'égalité sont les conditions de l'amour.

Celle qui montre son cul ou qui vend la passe au coin du bois et celle qui cache son corps parce qu'il appartient à l'homme sont en réalité la même. Leur corps est la chose instrumentalisée pour le désir de l'autre. Le consentement n'y change rien. Ceux qui traitent les femmes libres de putes se trompent d'objet : si se prostituer, c'est aliéner son corps à l'autre, alors c'est la femme chargée des voiles imposés par l'honneur des hommes et la possession des hommes qui est la pute.

Mon corps m'appartient et il n'est l'honneur de personne. Les femmes mènent le bon combat. Le corps féminin qu'elles montrent est le corps libre, non le corps exclusivement soumis au désir masculin.

Pierre Jourde - La culture bouge encore

Ce n'est pas la nudité de la publicité. Si elles gênent, c'est parce qu'elles montrent que leur corps peut être nu sans honte et sans équivoque. Bien sûr le corps féminin est désirable, mais elles veulent séparer ce désir de la marchandise ou de la sujétion patriarcale. Elles peuvent aussi le donner au désir, mais si elles le veulent, quand elles le veulent.

Je m'étonne toujours que l'on évoque tant d'injustices dans le monde, tant de cruautés et tant de tyrannies, en accordant si peu d'attention à la cruauté et à l'esclavage dont est victime la moitié de l'humanité. Et beaucoup de ceux qui se plaignent d'être victimes de la tyrannie n'en tyrannisent pas moins les femmes. Le degré d'évolution d'une civilisation se mesure à la place qu'elle accorde aux femmes. Celles qui leur dénie les mêmes droits qu'aux hommes se condamnent elles-mêmes. L'Arabie saoudite est un modèle parfait de petit enfer patriarcal, qui repose sur l'esclavage, l'hypocrisie bigote et une cruauté médiévale. Et c'est cette conception de l'Islam que nos excellents amis saoudiens exportent partout dans le monde.

Jusque dans les années 70, on lynchait les Nègres dans le Sud des Etats-Unis. D'étranges fruits pendaient aux arbres. Ces corps traînés derrière des voitures, ces pendants, ces bûchers, ces hommes battus à mort pour le seul crime d'avoir la peau sombre, toute cette barbarie nous fait horreur. Il nous paraît inconcevable que cela continue. Or non seulement cela continue, mais à une échelle beaucoup plus grande, avec des raffinements de cruauté le plus souvent prévus par la loi. A présent ce sont des femmes, qui subissent par milliers des atrocités pour le seul crime d'être des femmes. Où est notre révolte ?

Ce ne sont pas les quelques petits ridicules épisodiques d'une poignée de féministes occidentales qui peuvent en quoi que ce soit invalider ce constat. Tout combat engendre ses excès. Les excès de certains féministes, qu'on épingle parfois, ne sont rien auprès de l'immensité de l'injustice, de la souffrance infligée aux femmes dans le monde. Que faisons-nous à la moitié de l'humanité ?

*Woman is the nigger of the world Yes she is...
We make her paint her face and dance
If she won't be a slave, we say that she don't love us
If she's real, we say she's trying to be a man
While putting her down we pretend that she's above us*

Il y a plus de quarante ans que Lennon chantait cela. Ça ne s'est pas arrangé.

Pierre Jourde - La culture bouge encore

Revue de presse

Apologie du «goût de chiottes»

Depuis deux jours, le film Batman Vs Superman a envahi les salles de cinéma. Eric Rohmer doit se retourner dans sa tombe : tout ce bruit pour un blockbuster ! Allons, « Un art populaire, de pur divertissement, n'est pas en soi mauvais » C'est l'auteur Pierre Jourde qui l'écrit dans La culture bouge encore. Il s'agit d'une série de petits articles. Celui qui concerne la culture de divertissement se nomme « Prolégomènes à une esthétique du goût de chiottes » Car le goût de chiottes, c'est quoi? « Un plaisir coupable », répond Jourde Celui d'aimer les X-Men, Mickey Parade ou un tube de France Gall. Le goût de chiottes, plus joliment appelé « mauvais goût », est tolérable lorsqu'il relève du choix, donc de la culture ouverte. Exemple : on peut aimer Jack London et aussi Captain Biceps. Si on consomme des blockbusters et du McDo par automatisme, cela s'appelle être manipulé par la culture de masse. L'adepte du mauvais goût assume son choix, donc, et il a raison, car la postérité aime à réhabiliter la culture de mauvais goût - Claude François en sait quelque chose.

Clara Dupont-Monod

CHER PIERRE JOURDE, vous êtes un combattant de la culture et comme tel méritez notre considération. C'est une belle et noble cause : la preuve, vous êtes un peu seul à la défendre (notamment dans votre blog de BibliObs) Sans doute parce que votre définition n'est pas exactement la même que celle avancée par les ministres ou sur les chaînes de télévision. Surtout quand elles penchent à gauche. La culture « qu'on assassine » mais qui « bouge encore » (pour reprendre les titres de vos essais sur le sujet, parus chez Balland et Hugo Doc) est à l'estomac, prend sa source dans les hauteurs et fuit la masse quand elle est synonyme de médiocrité. Vous avez la dent dure et le reproche facile. Vous êtes un FTP des arts et des lettres. Vos cibles sont des vaches sacrées du microcosme mediaticolittéraire parisien où les bobos ne sont pas des petits maux, mais vos voisins de table. Vous n'avez pas peur de moquer Le Clezio quand il déballe des platitudes sur le monde dans un nuage d'« ennui distingué ». Vous osez réclamer un débat sur « le cas Richard Millet » quand de célèbres auteurs de sa maison d'édition exigent sa tête sans procès. Vous n'hésitez pas à défendre le philosophe Marcel Gauchet quand un certain M. Eribon (plus tard, portemanteau et porte-parole d'Edouard Louis) le traite de « sinistre idéologue ultraréactionnaire ». Vous baptisez François Begaudeau « le Nabilla dans le domaine intello-socio-littéraro-éducatif-footballistique des gens qui causent dans le poste ». L'autofiction vous agace, les œuvres de Tapies vous paraissent des impostures, le livre de Stéphane Hessel vous indigné, comme vous indigné l'interventionnisme de l'actionnaire du Monde Pierre Bergé quand un critique de son journal (Éric Chevillard) dit du mal d'un livre que lui, Bergé, aime, ou du bien d'un livre que lui, Bergé, n'aime pas (« Quoi ? Il aurait dépensé tant d'argent et il n'aurait même pas pu s'acheter des opinions conformes ? »). Pierre Jourde, vous êtes un digne héritier de Philippe Muray.